

# Nathacha Appanah

En attendant demain



folio



COLLECTION FOLIO



Nathacha Appanah

En attendant  
demain

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2015.*

COUVERTURE

*Photo © Hans Neleman / The Image Bank / Getty images (détail).*

Nathacha Appanah est romancière et traductrice. Elle a publié plusieurs romans, récompensés de prix littéraires et traduits dans de nombreux pays : *Les rochers de Poudre d'Or*, *Blue Bay Palace*, *La noce d'Anna*, *Le dernier frère*, *En attendant demain*. Son sixième livre, *Tropique de la violence*, a paru en 2016 aux Éditions Gallimard. Elle est l'auteur également d'un recueil de nouvelles, *Petit éloge des fantômes*, paru dans la collection Folio 2 euros (n° 6179).





*Pour Bernard Gouley  
et Clotilde Monteiro*



## *Aujourd'hui*

L'aube naît à l'horizon. Elle avance sur la mer, survole la plage déserte où Anita et Adèle s'étaient assises un soir de fête, remonte silencieusement la ville et passe sans s'arrêter dans la rue où, au numéro sept, un magasin de chaussures pour enfants a remplacé le cabinet d'architecture d'Adam. Elle arrive au sommet de la colline et reste un moment là, avec son gris, avec son flou, puis soudain dévale l'autre versant. Elle balaie les maisons, les rues, les arbres et les fleurs endormies sur les balcons. Dans les vallons, on dirait qu'elle danse, légère, discrète. Elle s'enfonce dans la forêt et recouvre le lac où personne ne s'aventure depuis qu'Adèle s'y est noyée il y a quatre ans, cinq mois et treize jours.

L'aube trouve Anita dans sa cuisine, assise à une grande table en bois, dos aux larges baies vitrées qui donnent à voir, pour quelques minutes encore, quelques étoiles dans le ciel. Anita porte une longue jupe turquoise aux bords frangés par l'usure et un pull gris qui appartient à son mari,

Adam. Elle n'a pas dormi cette nuit, elle a pensé à avant, elle s'est souvenue des rêves oubliés, des actes manqués, elle a essayé de sonder son cœur, elle a pensé à Adèle. Maintenant, Anita est assise, les pieds nus, les yeux rouges, et attend que ce jour s'ouvre enfin d'un coup sec comme le ferait une coque de noix solide et ridée.

L'aube traverse lentement le salon et entre dans la chambre où dort Laura, la fille d'Anita et d'Adam. En ce moment même, Laura rêve qu'elle nage dans le lac. C'est un rêve qu'elle fait souvent : elle court sur le ponton pour prendre de l'élan, bondit et exécute un saut de l'ange parfait. Ses brasses sont gracieuses, à peine audibles, comme si Laura était faite d'eau. Celles de son père, dont elle sent la présence tout à côté, sont bruyantes et puissantes. Dans ce rêve, il y a aussi Adèle, mais celle-ci nage sous elle, complètement immergée. C'est un curieux sentiment mais ce n'est pas désagréable. Laura se sent entourée, portée. Dans ce rêve, Laura a oublié qu'elle ne peut ni courir ni exécuter de saut de l'ange ni nager depuis quatre ans, cinq mois et treize jours.

L'aube enveloppe la maison et la forêt d'une couleur tourterelle et poursuit son chemin à travers les champs, les villages de montagne. Quand elle arrive devant les bâtiments encerclés de barbelés de la prison, Adam est debout, le visage collé à la petite fenêtre, les deux mains accrochées aux barreaux. Tout à l'heure, quand il a grimpé sur sa table pour atteindre l'ouverture, il s'est souvenu

que les fenêtres en hauteur s'appellent des jours de souffrance. Adam attend l'aube, comme il attend sa sortie depuis quatre ans, cinq mois et treize jours. Il n'a pas dormi cette nuit, il a pensé à avant, à toutes ces promesses non tenues, à ces dizaines de petites lâchetés qu'on sème derrière soi. Il a pensé à Adèle. Maintenant, Adam est debout, les pieds nus, et enfin il regarde l'aube dans les yeux.



## PREMIÈRE PARTIE





## *Un réveillon*

Vingt ans plus tôt, dans une maison meulière à Montreuil, en banlieue parisienne, Adam et Anita sont assis sur un grand et profond canapé vert en velours. Une pile de vêtements les sépare — manteaux, vestes, pulls, écharpes, bonnets, gants — et chacun ignore encore la présence de l'autre. C'est la dernière demi-heure de l'année, c'est encore le 20<sup>e</sup> siècle, ils ont tous les deux vingt-quatre ans. Un même sentiment d'échec les habite, un je-ne-sais-quoi qui leur dit qu'ils se sont encore trompés, qu'il fallait être plus courageux, moins sensibles, moins eux-mêmes. Plus tard, quand on leur demandera comment ils se sont rencontrés, ils diront (de concert) *grâce à un canapé vert.*

Mais pas si vite.

Avant d'atterrir sur le canapé, Adam était dans la salle à manger transformée en piste de danse/bar où l'on servait uniquement un punch très alcoolisé. C'est son premier réveillon à Paris. Jusqu'à maintenant il rentrait chez lui pour les

fêtes et reprenait sa vie de bûcheron/ ébéniste/ peintre/surfeur/marathonien/fils unique. Chaque année, il s'étonnait de la facilité, du plaisir et du soulagement avec lesquels il redevenait cet Adam-là : un garçon puissant, énergique, odeur de bois et de sel, respirations profondes, éclats de rire sonores. Il y avait aussi ce sentiment qu'il n'arrive pas encore à nommer, un mélange d'enthousiasme et de soulagement qui se réveille avec les premiers pins aperçus sur la nationale, les cimes des arbres qui se découpent contre le ciel au crépuscule, le bruit mat que font les pommes de pin en tombant, la teinte rousse que prennent les fougères l'hiver, le fracas des vagues qu'il entend avant de voir la mer.

Chaque année, pourtant, il se tenait prêt pour ces sentiments qui semblent habiter tous ses nouveaux amis, cet ennui pour le chez-soi, ce dégoût pour la province, ce mépris pour la campagne, cette petite mort en somme, loin de la ville, avec les parents. Mais au seuil de cette maison en bois qu'avait de ses mains construite son père, il lui tombait sur le corps une combinaison douce et chaude dans laquelle il était heureux, à l'aise, en sécurité. Adam aimait être chez lui, il aimait la compagnie de son père, il courait dans la forêt avec son ami Imran, marathonien comme lui, il nageait et surfait, il peignait. Adam aimait cette simplicité qu'il y avait, là-bas, à être un homme. Parfois, il se sentait honteux aussi. Était-il à la hauteur de sa jeunesse ? N'était-il pas qu'un grand

enfant gâté? Ne devrait-il pas avoir des envies d'autre chose (de voyages, de béton, de mouvement, de bruit, de passion)?

Ce réveillon-ci, Adam avait décidé de rester à Paris. C'était sa cinquième et dernière année à l'école d'architecture. Voilà ce qu'il ferait: une longue balade à travers la ville, en passant par les avenues les plus éclairées, les ponts les plus imposants, les places les plus majestueuses, les monuments les plus grandioses. Il lirait toutes les plaques, entrerait dans les églises, s'assiérait sur des bancs publics. Il remonterait ensuite les Champs-Élysées et déposerait une fleur sur la tombe du soldat inconnu en mémoire de son arrière-grand-père André, mort en 1917 à Soissons. Minuit sonnerait quelque part, il serait sous l'arc de triomphe et ce serait parfait.

Mais au dernier moment, Adam avait tout laissé tomber parce que son ami Paul lui avait dit en riant: *Quoi? Tu vas déposer une fleur sur la tombe du soldat inconnu le soir du réveillon? C'est une blague?*

Adam avait entendu d'autres choses également, celles qui ne sont pas dites à haute voix mais qui se perçoivent dans un haussement de sourcils, dans un sourire ironique: *Tu n'es qu'un plouc, retourne dans ta campagne.*

Dans un monde où Adam aurait de l'assurance, il expliquerait ça:

André, poilu mort au combat en 1917, à Soissons, père de Maurice, résistant mort en 1944 à

Bordeaux lors d'un bombardement, père d'André, gemmeur/bûcheron, né en 1940 à Hossegor au Pays basque, père d'Adam.

Dans un monde où Adam ne se sentirait pas inférieur parce qu'il est provincial, il décrirait ça :

Les soirées dans la maison en bois où l'on parle des héros. André, mort dans la boue, et Maurice, tué à Bordeaux, sur un terrain vague. La boue grise et collante, les rats sur le corps d'André, la neige noire qui tombe dru, cette nuit sans fin de 1917. Le sang de Maurice accroché aux herbes ce matin de 44, le pissenlit mort qui a éclaté sous le souffle de son corps. Les dessins aux crayons gras d'Adam qui montrent des aigrettes s'envolant doucement, tout doucement, le vent est juste une brise ce matin-là.

Mais Adam n'en avait rien fait. Il avait ri, lui aussi, et avait accepté de passer la soirée à Montreuil. Sous son cœur, comme pendant les marathons (au dix-huitième kilomètre à peu près), il avait ressenti une douleur pareille à celle que ferait la pointe d'un poignard et en même temps il avait entendu *Étranger!* Qui avait dit cela? Était-ce une parole qui s'était logée dans tous ces postillons qu'avait recrachés Paul?

En début de soirée, dans cette maison de Montreuil, Adam croit s'y faire, bien sûr qu'il y arrivera, il a vingt-quatre ans nom de Dieu! Il y a de la musique, des jolies filles pailletées, des rires partout. Mais les heures passent et Adam a l'impression de rapetisser, de flétrir. Il reste seul, dans